

éphéméride pour ce modeste lieu habité, possession comtale au xi^e siècle, engagée à l'abbaye Saint-Martin du Canigou en 1084. La seigneurie, finalement vendue, semble-t-il, par le comte-roi en 1381, connaîtra de nombreux possesseurs, y compris non nobles, jusqu'à la Révolution². Au spirituel, le lieu relève de la paroisse d'Escaró et ne possède pas de lieu de culte avant la fin du xvi^e siècle.

En 1592, un *pagès* (laboureur) du lieu, Joan Parent, teste pour y remédier : soixante-quinze journaux³ de terre de sa succession, valant soixante-quinze livres, doivent être vendus afin d'y construire une église, ce dont le chanoine Boscà, vicaire général du diocèse d'Elne, *sede vacante*, s'acquitte peu après⁴.

S'élève donc sur ces entrefaites la petite église Sainte-Christine, qui nous est parvenue intacte. Si l'on ne connaît pas le testament de Joan Parent, on daterait sans doute cet édifice du Moyen Âge, puisqu'il correspond à la typologie la plus courante des petits édifices romans des xi^e et xii^e siècles, très répandus en Roussillon, Conflent ou Cerdagne. Nef unique voûtée en berceau, abside en hémicycle voûtée en cul-de-four et voilà tout. La voûte plutôt irrégulière de l'abside attire cependant l'attention, ainsi que l'absence de toute modénature ou de toute forme de décor architectural. L'édifice, d'ailleurs irrégulier, dont la nef n'a pas plus de huit mètres de long et trois de large, s'implante sur une petite parcelle au bord du chemin. Il possède une tribune en bois, accessible par quelques marches et il est flanqué au nord d'une sacristie couverte d'un appentis en charpente.

Le clocher est une simple arcature, cependant juchée au-dessus d'un petit édicule cubique qui inclut lui-même, peut-être, une arcature primitive, simple, sur sa face ouest. La superposition des deux éléments est sans doute la seule modification architecturale jamais connue par cette construction modeste.

Pour tout mobilier, l'église possède un petit retable (remanié) en bois, trois niches pour trois statues, sainte Christine au centre, peut-être la statue d'origine, saint Jacques et une autre martyre. Dans la sacristie, une vitrine récemment installée



2. Vue de l'abside



4. Retable en bois sculpté et peint



5. Abside voûtée en cul-de-four



6. Vierge à l'Enfant en bois doré

présente quelques objets, deux statues et un beau calice du xvii^e siècle, appartenant lui aussi, peut-être, à la dotation initiale de ce petit sanctuaire.

Lancée dès 2009 par une inspection alarmante du « Plan-objets », la restauration complète de cette modeste église a été réalisée en 2014-2016 à l'initiative d'une association locale, avec le concours de la Sauvegarde de l'Art français pour

Olivier Poisson

Notes

1. Ponsich 1980, p. 103 ; Sagnes 1985, p. 934.
2. Éléments inédits recueillis aux archives des Pyrénées-Orientales par Bruno Morin, architecte, à l'occasion de son étude sur cet édifice.
3. Le *jornal* est une mesure agraire correspondant à la surface de terre labourable en un jour ; en Conflent, il vaut environ 35,5 a.
4. Cazes 1990, p. 146.

B. Palustre, « La seigneurie d'Huytéza », *Revue d'histoire et d'archéologie du Roussillon*, 4^e année, 1903, p. 216-224.

J. Giralt, « Notice historique sur les communes de Juïols et Escaro », *Bulletin de la Société agricole, scientifique et littéraire des Pyrénées-Orientales*, 52, 1911, p. 1-35 aux p. 25-35.

P. Ponsich, *Rossellò, Vallespir, Conflent, Capcir, Cerdanya, Fenolledès... Limites historiques et répertoire toponymique des lieux habités de ces anciens pays*, Prades, 1980 (coll. Terra nostra, n° 37).

J. Sagnes (dir.), *Le Pays catalan*, Pau, 1985, 2 vol. (répertoire des communes : t. II, p. 873-1096).

A. Cazes, *Le Roussillon sacré*, 2^e éd., Prades, 1990.

FORMIGUÈRES

*Canton Les Pyrénées catalanes,
arrondissement Prades, 445 habitants*

CHAPELLE NOTRE-DAME DE VILLENEUVE. Le Capcir est la haute vallée où l'Aude prend sa source, orientée Nord-Sud, ample, calme, dominée par les sommets du Madres et du Carlit. « Le mot Capcir, dit l'abbé Cazes, semble provenir du nom du col de Campser » (cité en 873) et, ajoute-t-il, « si nous nous souvenons que le lieudit Vallsera, dans les environs a été interprété *Vallem Ursariam*, c'est-à-dire vallée des



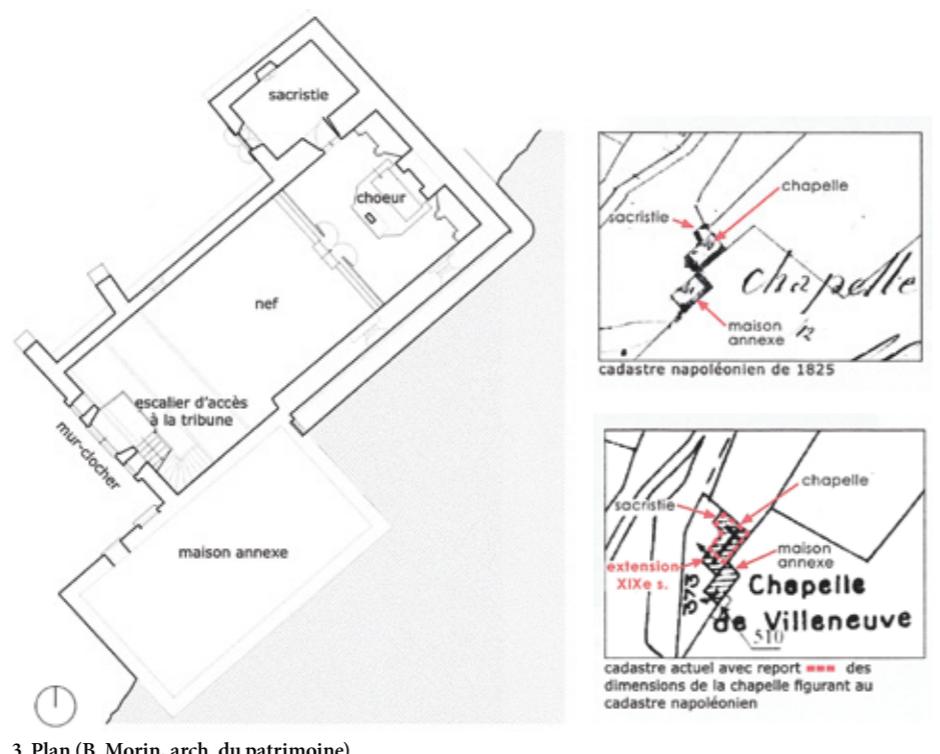
1. Vue de la façade sud-ouest et son clocher-peigne



2. Façade nord après travaux : son soubassement constitue le réservoir de la source

Ours, il faudra convenir que Campser serait à traduire par Champ des Ours ». Étymologie peut-être forcée que l'érudit abbé donnait sous toutes réserves¹, mais que nous adoptons volontiers, ne serait-ce que par sympathie pour les plantigrades pyrénéens comme pour le travail si original de l'historien des communautés villageoises catalanes et de leurs églises, disparu en 2012². Formiguères (*Formiguera*), lieu comtal, capitale du Capcir (autrefois dépendance du Razès, mais tôt inclus dans le comté de Cerdagne), nous est connue depuis l'acte de consécration de son église dédiée à la Vierge, le 21 septembre 873, par l'archevêque de Narbonne Sigebod, en présence du fameux Wifred (Guifred) le Velu (vers 840-897), comte de Barcelone, de Gérone, d'Urgell et de Cerdagne, dernier comte nommé par le pouvoir carolingien, qui, rendant héréditaire ses fonctions, s'est trouvé à l'origine de la dynastie catalane qui a régné en ligne masculine directe sur ces contrées jusqu'au début du xv^e siècle. L'archevêque venait à la demande de l'abbé de l'abbaye de Joucou, à laquelle, sans doute par donation comtale, appartenait la plupart des paroisses du Capcir³. Le Capcir ne relève pas du diocèse d'Elne comme le Conflent voisin, mais de celui de Narbonne et, après 1318, de celui d'Alet, jusqu'en 1790.

Villeneuve (*Vila Nova*), qu'on appelle de nos jours Villeneuve-de-Formiguères, a été réunie à Formiguères au moment de la Révolution, mais c'est un territoire autrefois distinct, survivance d'un village disparu, Creu, dont il était un hameau, déjà cité en 1087⁴. Villeneuve n'est cependant pas une paroisse, ayant toujours dépendu,



3. Plan (B. Morin, arch. du patrimoine)

semble-t-il, de Formiguères pour le spirituel et ne possède pas d'église. À quelques centaines de mètres du village s'élève la chapelle Notre-Dame, objet de cette notice, qui est un sanctuaire de pèlerinage dont l'histoire est très peu documentée. En tout état de cause, la date de « 1735 » figurant à l'arc de la porte principale est l'indication la plus sûre pour dater l'édifice, dont on ne connaît pas les circonstances de la construction.

Plus exactement, l'existence de ce lieu de culte fait l'objet de plusieurs récits légendaires toujours vivants, repris en partie par des historiens locaux depuis le xix^e siècle. Arrêtons-nous-y quelques instants. L'un d'eux relate l'invention miraculeuse de l'image de la Vierge à l'Enfant que l'on y vénère : elle aurait été trouvée à l'emplacement d'une source par un pâtre qui vit le taureau dont il avait la charge y gratter le sol en restant sourd à ses appels. L'épisode est reproduit, en sculpture, sur le retable et raconté dans les *goigs*⁵, cantique propre à la chapelle. Cette découverte miraculeuse, avec l'intervention d'un taureau, est un topique, partagé par plusieurs sanctuaires des environs, au premier chef Notre-Dame de Font-Romeu, mais aussi Notre-Dame de Planès⁶ et beaucoup d'autres, proches ou lointains. Le second récit serait

beaucoup plus moderne, peut-être enraciné dans d'authentiques souvenirs historiques : un prêtre injustement emprisonné aurait fait voeu de construire la chapelle, s'il était délivré de l'accusation infondée dont il était l'objet. Ce qui arriva. S'agit-il du souvenir d'un événement réel du début du xviii^e siècle ? Est-il à l'origine de l'édifice actuel ? C'est difficile à confirmer, la chapelle de Villeneuve n'ayant – fait assez exceptionnel pour un tel lieu de culte – laissé aucune trace dans les archives, aux dires des historiens locaux, avant le xix^e siècle. On peut conjecturer qu'avant son édification, le lieu de dévotion et de pèlerinage, associé à la source, était un simple oratoire.

L'édifice construit ou achevé, donc, en 1735 est une nef rectangulaire à chevet plat, orientée nord-est/sud-ouest, d'environ 5 m de large, couverte en charpente, flanquée au nord-ouest d'une sacristie dont le soubassement constitue le réservoir d'où la source va se déverser dans une fontaine extérieure. À l'origine, il était plus court (environ 11 m de long) et a été agrandi en 1878 vers le sud-ouest de 6 m environ⁷. Il faut penser que lors de ces travaux, on a soigneusement démonté la porte du xviii^e siècle et les deux fenêtres rectangulaires munies de grilles qui la flanquent de part et d'autre. Typiques des sanctuaires de pèlerinage, ces fenêtres permettaient de voir l'intérieur du sanctuaire et l'image dévotionnelle même lorsqu'il était fermé. Cette nouvelle travée de l'édifice s'appuie au nord-ouest sur deux contreforts, et la façade possède un avant-corps peu saillant sur lequel s'élève un clocher-mur à deux arcades, comportant deux cloches : l'une de 1811 (provenant de la refonte d'une cloche plus ancienne) et l'autre de 1884, achetée toute faite au diocèse de Toulouse. D'après les observations de Bruno Morin, l'architecte du patrimoine qui a suivi les travaux entrepris depuis 2010 pour la restauration de la chapelle, l'agrandissement s'est accompagné de la pose de fermes métalliques remplaçant les anciens bois de charpente ; la fausse-vôûte surbaissée en plâtre sur lattis, qui habille la nef à l'intérieur, aujourd'hui restaurée, ayant remplacé un dispositif comparable du xviii^e siècle sur la partie plus ancienne. Mentionnons encore la construction, dès 1803, d'une maison destinée à l'administration de la chapelle et au



4. Grand retable, milieu du xviii^e siècle

logement de pèlerins, mitoyenne de la façade. Cette maison fut ensuite surélevée d'un étage au xix^e siècle.

Le principal ornement de la chapelle est le grand retable sculpté, doré et polychrome, qui garnit le sanctuaire. Ce retable à cinq travées et trois registres, très orné, associe un grand nombre de bas-reliefs, qui content toute l'histoire du Salut – de l'Annonciation au Couronnement de la Vierge – et de nombreuses statues de saints qui remplacent les colonnes entre les bas-reliefs. Il est adapté à l'édifice, ce qui laisse penser qu'il ne peut être de beaucoup postérieur à la construction de celui-ci, donc 1735-1740. À défaut de sources, le destin de ce retable est, une fois de plus, commenté dans un certain nombre de traditions orales rapportées par des historiens du xx^e siècle, sans que l'on ne puisse rien affirmer. Il aurait été démonté et « caché » à la Révolution, puis remis en place par un sculpteur de retables, Patrici Negra (dont le nom est souvent francisé en Patrice Nègre), alors réfugié en Capcir parce que poursuivi comme émigré⁸... Il est plus probable que l'ermitage, n'étant pas une église paroissiale,

fut mis en vente à partir de 1791 comme bien national et que le retable, ainsi que cela s'est produit en de multiples endroits, fut démonté pour être réattribué à un lieu de culte – même si un démontage « spontané » et une mise à l'abri par des acteurs locaux ne soient pas, non plus, à exclure *a priori*. L'ermitage n'aurait-il pas été, en raison de l'attachement des populations, rapidement racheté pour être préservé ? Une délibération du conseil de fabrique de Formiguères de 1811 déclare : « Ladite chapelle [...] est une propriété qui provient des liberalités des communes du Capcir⁹ », ce qui pourrait être interprété en ce sens. Dès lors, une fois passée la crise antireligieuse des années 1793-1795, il est facile d'imaginer que le retable ait pu être remonté *in situ* et le sanctuaire rouvert au culte. Documenté comme sculpteur de retables à la fin du xviii^e siècle¹⁰ (et même au début du xix^e), Patrici Negra a pu jouer un rôle dans la réinstallation de l'œuvre. Comme il est dit plus haut, le retable présente, à la prédelle, un petit bas-relief qui illustre la légende de l'invention miraculeuse de la statue de la Vierge par un taureau.

Cette image, source même du pèlerinage, est toujours conservée et se présente sous la forme d'une figurine de petite taille, sans revers, en terre cuite peinte et dorée. Objet assez énigmatique et pauvre en qualité (même s'il est émouvant), de date incertaine, il n'a pas été retenu par les auteurs du *Corpus des Vierges à l'Enfant (xir^e-xv^e siècles) des Pyrénées-Orientales*¹¹. À l'occasion des récents travaux, une petite vitrine permettant son approche dévotionnelle a été créée et installée sur le mur de la nef, à main gauche du sanctuaire. La restauration de l'édifice peut être considérée désormais comme achevée, à part la fontaine de la source dont l'eau est parée par la tradition de nombreuses vertus. Une association intercommunale, qui réunit des personnes des différentes communautés du Capcir, compte l'entreprendre bientôt.

La Sauvegarde de l'Art français a apporté une aide de 12 000 € en 2015 pour la consolidation du clocher et de l'angle sud-ouest de la chapelle.

Olivier Poisson

LAROQUE-DES-ALBÈRES

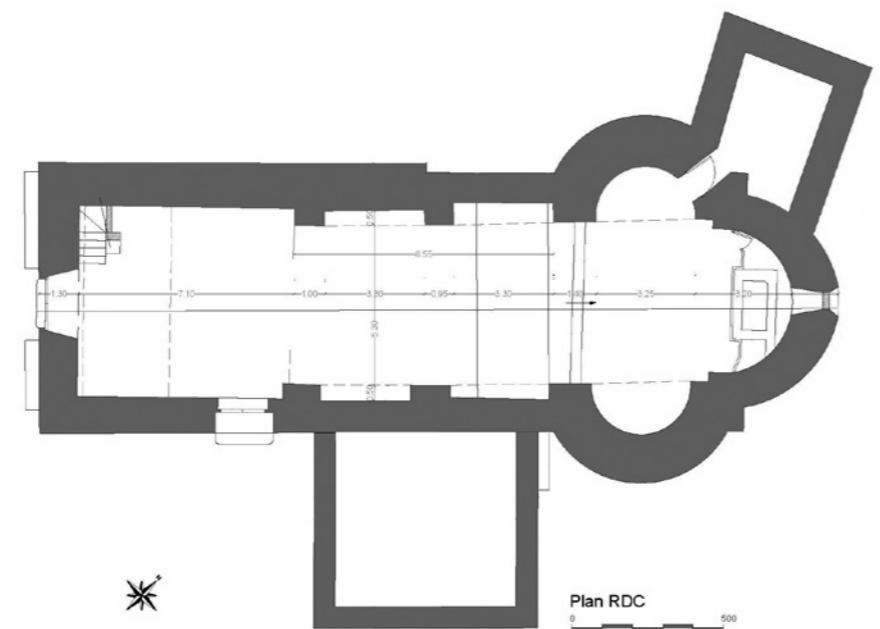
Canton Vallespir-Albères, arrondissement Céret, 2 189 habitants

Dès le début du ix^e siècle, le territoire qui constitue aujourd'hui la commune de Laroque-des-Albères (*La Roca d'Albera*), au pied de la chaîne de montagnes éponyme qui sépare la Gaule de l'Hispanie, fait l'objet de défrichements et d'installations d'hommes, quelquefois par aprision¹. On y construit des lieux de culte (*claustra Sancti Felicis*, 875). Un précepte de l'empereur Lothaire y confirme, en 834, les possessions de l'évêque d'Elne. Au cours du même siècle, on voit apparaître le toponyme de Tanyà : selon Aymat Catafau, « cette villa Tanya est d'une grande étendue : c'est en effet sur son territoire que sont indifféremment localisées les deux églises Saint-Félix et Saint-Julien et plus tard le château et le village de La Roca² ». Ce château, assis sur le rocher qui donne son nom au site, et ce village naissent aux xi^e et xii^e siècles,

Notes

1. Cazes s. d., p. 3.
2. Abbé Albert Cazes, 1924-2012, auteur de nombreuses monographies d'églises des Pyrénées-Orientales et d'une *Histoire anecdotique du Roussillon* (1985, 1992).
3. Voir la notice de l'église de Réal, dans les *Cahiers de la Sauvegarde de l'Art français*, n° 26, 2017, p. 113-115.
4. Sagnes 1985, p. 945-946.
5. Goig, en catalan « joie » (lat. *gaudium*), nom donné aux cantiques propres d'une église ou d'une dévotion, souvent imprimés à l'usage des fidèles.
6. O. Poisson, « L'église de Planès et son interprétation comme mosquée au 19^e s. », *Les Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, XXXV, 2004, p. 151-159.
7. B. Morin, architecte, *Dossier de diagnostic sanitaire*, 2011, p. 11.
8. Blanch 2010, p. 14.
9. Cazes, s. d., p. 30.
10. Cortade 1973, p. 201.
11. À la différence de la statue se trouvant au centre du retable, dite *Mare de Déu Nova*, du xv^e siècle, qui est supposée y avoir été incorporée après la Révolution (Mathon et Subes 2013, p. 308).

1. Plan



1. Plan

par un processus d'*incastellamento* assez atypique en Roussillon, analysé par le même auteur. L'église paroissiale du village regroupé autour du château de La Roca a conservé le titre de Saint-Félix, tandis que l'église de Tanyà, qui ne correspond plus aujourd'hui à aucun village, est placée sous l'invocation de Notre-Dame (*Nostra Senyora de Tanyà*). Mais la plus ancienne mention que nous en ayons sous ce nom ne remonte qu'à 1371³, alors que l'église de Tanyà est visiblement antérieure. Ces deux églises ne se sont-elles pas succédé en fait dans la fonction paroissiale ? On peut raisonnablement adopter cette hypothèse, l'actuelle église Saint-Félix établie au village de La Roca n'étant pas antérieure au xir^e ou même au xiv^e siècle. Ainsi, Notre-Dame de Tanyà doit être en réalité l'église Saint-Félix des xir-xii^e siècle, succédant aux édifices cités anciennement et plus tard convertie en un sanctuaire annexe et un lieu de pèlerinage. Des fouilles archéologiques sous le chevet⁴ (limitées à quelques sondages), en 2005, ont mis en évidence des vestiges antérieurs à l'église romane.

La chapelle de Tanyà est en effet un édifice roman⁵, à nef unique, dont l'abside hémisphérique, voûtée en cul-de-four, est précédée de deux chapelles latérales plus petites, elles aussi en forme d'abside et pareillement voûtées. Ce n'est pas véritablement un chevet triconque, puisque l'abside principale a environ le double de largeur et de hauteur des absidioles. La nef est voûtée en berceau brisé, retombant sur des arcades latérales épaisse plaquées sur les murs gouttereaux. Sans qu'une étude archéologique approfondie ait été entreprise, on pourrait attribuer l'édifice au xir^e siècle, les sondages de 2005 ayant clairement montré qu'il a été voûté dans un second temps. Sur son mur nord, on peut voir, à l'extérieur une maçonnerie en *opus spicatum*, caractère généralement admis comme gage d'ancienneté. L'intérieur est entièrement enduit, opération sans doute réalisée au xvii^e siècle.

L'église a été agrandie vers l'ouest et présente aujourd'hui deux portails, l'un au sud et l'autre à l'ouest, ce qui n'est pas sans susciter quelques interrogations. En effet, cette partie augmentée se différencie nettement – à l'intérieur – par l'épaisseur moindre des murs et de la voûte, ce



2. Vue du clocher-peigne en façade sud-ouest

dévotion des passants, ce qui est impossible avec un portail sur le flanc sud.

La façade est surmontée d'un petit clocher-mur à deux arcades, porté par un surcroît de maçonnerie, fruit d'un remaniement, peut-être contemporain du portail ouest. Vendue comme bien national à la Révolution, achetée par un particulier, Notre-Dame de Tanyà a été offerte à la commune à la fin du xix^e siècle.

L'ornement principal de cette chapelle est son retable sculpté, doré et polychrome, belle réalisation de la seconde moitié du xvii^e siècle qui occupe tout le fond de la nef, occultant la fenêtre romane. On ne connaît pas l'auteur du retable, mais sa dorure est documentée entre 1771 et 1776⁸,